

revanche très présent dans la famille Teururai de Huahine aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Nommer ainsi la femme convoitée par Amaïterai procède de la même volonté d'inscrire très loin dans le temps le fait que les Teuruarii de Rurutu recherchait l'alliance avec les Teururai de Huahine.

Ces éléments de la généalogie pourront paraître des détails aux yeux du lecteur extérieur simplement curieux de s'initier à l'histoire ancienne et moderne de Rurutu. En réalité, marier Amaïterai à Tehaapapa, et Teuruarii I à Tetuamarama, c'est un peu comme si l'on prétendait que Louis XIV avait épousé la fille de Robespierre ou Napoléon I<sup>er</sup> la reine Victoria, ce qu'un manuscrit « original » (décidemment très original) pourrait affirmer (et il est intéressant de savoir pourquoi), mais qu'une édition critique rigoureuse devrait précisément mettre en doute.

À l'heure où les conditions de réception des discours et écrits occidentaux par les populations autochtones au sujet desquels ils sont tenus, figurent au premier rang des préoccupations des chercheurs, nous pensons aux habitants de Rurutu ; certains sont aujourd'hui en émoi au constat qu'un ouvrage édité en France à plusieurs milliers d'exemplaires véhicule par exemple l'idée que le roi Teuruarii IV aurait souhaité que soit consigné officiellement par écrit le fait que son père était un usurpateur. Nous n'avons aucun point de vue et encore moins d'assurance quant au caractère véridique ou non de cette usurpation, mais cette assertion doit être présentée pour ce qu'elle est et comme provenant de qui elle vient. Nous savons que l'ouvrage *Eteroa* va être lu à Rurutu, certainement étudié par les collégiens de l'île à l'initiative de professeurs de français ou d'histoire et géographie très heureux de posséder enfin un livre de traditions de l'île en langue française. C'est aussi pour eux, pour les adultes en charge de leur éducation et pour les enfants de Rurutu, que nous écrivons ce compte rendu, afin qu'ils sachent que l'ouvrage publié en 2007 n'est pas, bien qu'il soit présenté comme tel, un « authentique » cahier de traditions du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une réécriture moderne et polémique de ces mêmes traditions, agrémentée, ne l'oublions pas, de théories très saugrenues sur les migrations et l'évolution des langues polynésiennes.

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- BABADZAN Alain, 1979. De l'oral à l'écrit, les putatupuna de Rurutu, *JSO* xxxv-65, pp. 224-234.
- , 1982. *Naissance d'une tradition. Changement culturel et syncrétisme religieux aux îles Australes (Polynésie française)*, Paris, ORSTOM, travaux et documents 154, 313 p.
- HOOPER Steven, 2007. Embodying Divinity: The Life of A'a, *The Journal of the Polynesian Society* 116/2, pp. 131-179.
- LAVONDÈS Anne, 1996. L'histoire de A'a de Rurutu et l'évolution des mythes, in Michèle Julien, Michel et Catherine Orliac (éds), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie. Hommage à José Garanger*, Paris, Publications de la Sorbonne, pp. 313-331.

SAURA Bruno, 2005. Des Incas en Polynésie ? Spécifications occidentales et traditions autochtones de Rurutu d'« hommes rouges » venus de l'Est, in Pierre Vérin et Robert Veccella (éds), *L'Amérique hispanique et le Pacifique. Hommage à Hugo Neira*, Paris, Karthala, pp. 45-68.

TETAHIOTUPA Edgar, 2004 (septembre). *Tahiti Pacifique* 161, pp. 15-16.

—, 2005 (sept.). Amérique du Sud et Polynésie, au-delà de l'*Ipomea batatas*, *Tahiti Pacifique* 173, pp. 39-40.

—, 2007 (avril-juin). Entre Amérique et Polynésie, des liens culturels et linguistiques, *Matari'i, le bulletin de l'association CIEL* 18, pp. 18-21.

Bruno SAURA,  
Université de la Polynésie française

HERREMAN Frank (éd.), 2008. *Océanie. Signes de rites, symboles d'autorité*, contributions de Pauline van der Zee, Ingrid Heermann, Karen Jacobs, Bart Suys, Bruxelles, ING—Fonds Mercator, 192 p., bibliogr., cartes, 17 figures dans le texte, 198 objets photographiés et décrits.

Publié à l'occasion d'une exposition du même titre présentée à l'Espace culturel ING de Bruxelles du 23 octobre 2008 au 15 mars 2009, ce catalogue vise avant tout à offrir au grand public un échantillon représentatif des arts océaniques à travers une sélection d'objets conservés dans les collections publiques et privées du nord-ouest de l'Europe continentale, qu'il s'agissait de présenter de façon aussi concise et claire que possible. Exposition et catalogue avaient été mis en chantier bien avant que leur commanditaire et mécène, le groupe bancaire ING, ne décide de licencier sept mille de ses collaborateurs dans le monde, du fait de la crise financière. Cette annonce, survenue plusieurs semaines avant la clôture de l'exposition, a suscité quelques commentaires acerbes sur le mécénat d'entreprise. L'avenir de l'Espace culturel bruxellois, qui dépend de la branche belge de ce groupe néerlandais, ne serait pas menacé, mais aucune nouvelle manifestation ne semble actuellement programmée.

On pourra s'étonner que le maître d'œuvre du catalogue et commissaire de cette exposition soit plutôt connu comme africaniste spécialiste des arts du Zaïre et de l'Afrique australe, mais il a dirigé le musée ethnographique d'Anvers, aux riches collections océaniques, dont quelques pièces lui ont inspiré de courts articles. Sa compétence comme homme de musée et organisateur d'expositions, qui l'a conduit à l'African Museum de New York, a certainement été décisive dans le rassemblement de ces quelques deux cents objets océaniques, issus de plus de dix musées et d'une quinzaine de collections privées. Son introduction au catalogue atteste une connaissance profonde des arts océaniques. S'entourant de spécialistes, il leur a confié le soin de présenter les grandes régions artistiques du Pacifique ; parmi ces exposés nécessairement bornés à des généralités, le plus incisif est celui qu'Ingrid Heermann consacre au nord-est de la Papouasie Nouvelle-

Guinée et à la Mélanésie insulaire, avec une qualité d'information et une richesse de vues devant intéresser même les connaisseurs. Les notices des pièces exposées, rédigées par Frank Herreman en personne, méritent elles aussi d'être lues de près, pour les renseignements qu'elles reproduisent, généralement avec prudence, ou les observations qu'elles formulent, parfois de nature à rafraîchir le regard porté sur les objets.

À propos d'un superbe « idiophone à friction » de Nouvelle-Irlande (n° 83, p. 96), objet en mains privées et probablement inédit, sauf à le rechercher dans la (très recommandable et utile) base de données de photographies d'étude du *Metropolitan Museum* de New York ou les images prises chez *Conru Primitive*, le marchand qui le proposait à l'*International Tribal Antiques Show* de New York en mai 2000, Frank Herreman fait ainsi observer que si la tradition et les spécialistes reconnaissent dans cet instrument (nommé *livika* dans l'aire linguistique mandak) « la forme d'un oiseau, on y distingue pourtant des éléments empruntés à d'autres animaux. Le tambour est par exemple doté de dents, ce que les oiseaux n'ont évidemment pas ». Michael Gunn avait déjà formulé cette remarque élémentaire (1997 : 92), mais sans la reprendre dans le texte qu'il a récemment consacré à ce type d'objet (2007 : 192). Il est heureux que le présent catalogue, dans cette courte notice comme dans d'autres, rappelle les incertitudes entourant ces objets. Mais, pour les connaisseurs et les spécialistes, son intérêt principal réside évidemment dans le nombre important (136 sur 198) de pièces provenant de collections privées et pour beaucoup inédites. Pour s'en tenir ici à l'exemple précédemment évoqué, peu de musées conservent un *livika* d'une ornementation aussi riche et intéressante, et sa publication officielle ne peut qu'encourager de nouvelles études sur ce « violon des morts » de Nouvelle-Irlande.

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- GUNN Michael, 1997. *Arts rituels d'Océanie. Nouvelle-Irlande dans les collections du musée Barbier-Mueller*, Milan, Skira.
- GUNN Michael et Philippe PELTIER (éds), 2007. *Nouvelle-Irlande, Arts du Pacifique Sud*, Paris, MQB-5 continents.
- METROPOLITAN MUSEUM, base de données, [http://www.metmuseum.org/works\\_of\\_art/collection\\_database/all/friction\\_drum\\_livikia\\_kevin\\_conru/](http://www.metmuseum.org/works_of_art/collection_database/all/friction_drum_livikia_kevin_conru/).

Gilles BOUNOURE

MARANDA Pierre, 2008. *Voyage au pays des Lau (îles Salomon, début du XXI<sup>e</sup> siècle). Le déclin d'une gynécocratie*, Paris, éditions Cartouche, 189 p., bibliogr., 1 carte, dessins noir et blanc.

Il est probablement tabou de référer trop ouvertement un ouvrage à un autre, mais il est évident que *Tristes tropiques* a fait des émules et qu'un long com-

pagnonnage intellectuel avec Lévi-Strauss a fait forcément école, même si c'est partiellement sur des conclusions opposées. Le récit de Pierre Maranda ne commence pas par la formule « je hais les voyages », mais au contraire invite explicitement au voyage, en fournissant notamment, sous la forme de « conseils pratiques » (pp. 173-175), un séjour quasi clés en mains à chaque lecteur qui voudrait tenter l'aventure ! On a envie de dire que le véritable titre de ce livre grand public pourrait être « Joyeux tropiques » plutôt que « déclin d'une gynécocratie », tant la tonalité de l'ouvrage restitue une joie de vivre autant qu'une vision du monde et tant la partie théorique se fond dans la narration du premier séjour en famille de l'auteur dans la lagune des Lau en 1966. L'invitation au voyage est d'ailleurs soulignée par le parti pris de l'éditeur d'agrémenter l'ouvrage par des illustrations de style BD plutôt que par des photographies. Ainsi s'écrirait la légende des « anthropologies premières » !

Celle-ci rappelle, sur un mode narratif que seul autorise l'âge de la sagesse, les préjugés communs qui pouvaient noyer, autant chez les administrateurs coloniaux que chez les anthropologues eux-mêmes, la volonté de s'établir durablement au sein d'une population dont on ne parlait pas la langue et dont on ne partageait pas la culture. On fait donc le tour d'un îlot (pp. 36-46) avec l'auteur, sa femme et leur fils de deux ans, pour découvrir les us et coutumes d'une population dont on apprend progressivement à connaître les rudiments de leurs croyances religieuses (pp. 46-49), de leur histoire (pp. 55-58), en particulier de leur célèbre établissement en îlots artificiels (pp. 58-69), de l'arrivée du christianisme (pp. 79-85), de l'économie de leurs marchés locaux (pp. 87-99), accessoirement de leurs pratiques sexuelles (pp. 125-142), et enfin du passage à l'indépendance (pp. 151-161). Les intitulés des chapitres ou leurs intertitres sont parfois racoleurs – « Vivre parmi des cannibales ? », « Travaux pratiques en érotisme à l'usage des hommes » –, parfois tendrement familiers – « Sages, les Lau ne pressent pas le citron quand il s'agit de la synergie mer-terre », « Les travaux et les jours – sans s'en faire », « Pêcher sans se fatiguer » –, parfois plus ironiques – « Les chrétiens en quarantaine », « Une indépendance de patate douce ». Le procédé est quelque peu rustique, mais efficace. Le récit se lit d'une traite.

Reste la question préjudicielle qui encadre le récit, qui en fait pratiquement son *inclusio*, et qui est manifestement mise en exergue à la fois par l'auteur et par l'éditeur (pp. 11-18) : celle de la mise en accusation publique de l'anthropologue au terme de ses entreprises. Le problème est résumé en deux phrases reproduites en couverture :

« Les Lau attendaient depuis près d'un demi-siècle l'arrivée de "gens du bout de la mer" quand Pierre Maranda débarqua un jour de 1966. [...] Quarante ans plus tard] on l'accusa d'avoir dérobé l'Esprit Pieuvre tutélaire du clan, de le séquestrer dans sa piscine à Québec et d'être devenu grâce à lui millionnaire ! »

À travers une sorte de mémoire en défense de son expérience particulière, qui peut paraître à certains